

A Monsieur le Professeur Maldague.

Monsieur le Professeur,

Ce n'est pas sans une véritable émotion que les étudiants de la Faculté de médecine de Louvain ont appris que vous quittiez la chaire de Clinique médicale et de clinique infantile. Déjà à la fin de l'an dernier, le bruit de votre départ cou-



rait, et cependant nous ne voulions y croire. Un jour vint cependant, où, à l'occasion d'une pétition des étudiants, nous sûmes que votre décision était irrévocable.

Nous avons peine à imaginer que nous ne vous verrons plus, trois fois par semaine, au rendez-vous, si j'ose dire, dans l'auditoire de clinique. Longtemps encore nous aurons devant les yeux le tableau vivant de vos leçons. A peine votre nom est-il prononcé qu'une série d'images surgissent en nous : votre entrée dans l'auditoire encore houleux, suivi du malade et d'une cohorte d'internes et de stagiaires, votre allure faite de dignité et de simplicité. Le silence peu à peu se faisait. Dossier en mains, vous nous racontiez l'histoire de ce tuberculeux, de cette ictérique aux yeux glauques... le ré-

cit était fait d'une voix un peu sourde... c'était le prologue, généralement scandé par votre démarche à petits pas, tantôt en avant, tantôt en arrière... Puis c'était l'examen du malade. Nous pouvions alors admirer l'adresse et la douceur de vos mains, cette façon tantôt légère, tantôt insistante de palper un ventre, ce mode de percussion que vos assistants enviaient, cette frappe uniforme et rigoureuse qui faisait « parler » un thorax ou délimitait un cœur. Vous nous donniez, en passant, une leçon de propédeutique — nous prouvant ainsi qu'on ne « bâtit » pas un cas sans un bon examen clinique préalable. Puis c'était la revue des analyses, la lecture des clichés où votre doigt se promenait infatigablement sur le négatoscope. Mais tout cela n'était qu'un début, l'analyse minutieuse des symptômes. Aussitôt après commençait le beau travail de synthèse. Il s'agissait de situer l'affection dans son cadre, de débrouiller le cas, et d'arriver au diagnostic, puis au traitement. A ce stade là, votre exposé prenait toute son ampleur, et vos étudiants prenaient conscience de votre prodigieuse érudition. Aucun domaine de la médecine ne vous était interdit : vous brandissiez l'anatomie pathologique quand il le fallait, vous fonciez dans la bactériologie, ses sérums et ses cultures, sans parfois nous faire grâce d'un détail. Mais tout cela servait à nous faire comprendre la nature de la maladie, son mécanisme pathogénique, son évolution naturelle. Et peu à peu le cas pour nous devenait clair, le diagnostic poursuivi se livrait au maître et aux élèves.

Vos assistants savaient quelle part dans votre vie prenaient ces leçons cliniques — ce lourd enseignement que trois fois par semaine il fallait répéter.

Homme de devoir, conscient de cette grande tâche de nous former, de faire de nous des médecins, vous n'avez jamais pris ces leçons à la légère. Vos assistants parfois « sur les dents » pouvaient s'en rendre compte. La veille vous arriviez en salle pour voir les cas intéressants, passant de l'un à l'autre, rassemblant en esprit les malades à présenter éventuellement ensemble pour l'intérêt de la clinique. Le matin même, quelques minutes avant la leçon, vous passiez encore une fois en revue les dossiers des malades ; à ce moment, gare aux assistants, si ces dossiers n'étaient pas en ordre, votre colère s'appesantissait sur le responsable... oh, ce n'était jamais long ; la clinique terminée, vous aviez oublié et le dossier incomplet et l'assistant coupable.

Vous restez pour nous, Monsieur le Professeur, le plus bel

exemple du médecin complet, d'une race de grands praticiens savants. race qui tend de plus en plus à disparaître par suite de la spécialisation. Nous ne voulons pas entrer dans la discussion de savoir si la médecine interne doit être compartimentée, ou rester une. La somme de connaissances devient chaque jour si vaste, qu'il faut être bien ambitieux pour prétendre vouloir tout connaître et tout suivre. Et pourtant, pour le bien de malade, il faut des hommes qui puissent faire la synthèse de la médecine, vous êtes de ceux-là. Nous souhaitons que ceux qui vous succèdent puissent encore la faire comme vous.

Notre admiration va aussi vers vous parce que pendant tant d'années et dans des circonstances particulièrement difficiles vous avez su assurer cette direction de la Clinique médicale A. Nous n'oublions surtout aux années de guerre lorsque par suite de l'occupation de Saint-Pierre par l'ennemi vous avez dû en 1940 reconstituer votre service, et l'héberger à l'Institut de pédiatrie. Là encore votre tâche fut difficile car il fallait disposer de suffisamment de malades pour votre enseignement, et le nombre de lits était restreint. Mais votre ténacité est venue à bout de tout cela.

Nous parlions tantôt de vous comme médecin complet, comme une antithèse d'un spécialiste aux œillères, et pourtant — ne souriez pas — vous êtes aussi, et depuis aussi longtemps un « spécialiste ». — celui des maladies d'enfant. Mais votre équilibre et votre largeur de vue ont toujours fait en sorte que le spécialiste n'a pas étouffé en vous le médecin. Ici nous nous remémorerons longtemps encore vos belles cliniques d'enfants. Nous vous verrons encore, maniant ces petits avec adresse et nous expliquant les mystères des troubles de la nutrition, le secret des terribles méningites, les diagnostics rapides d'invasions intestinales.

Déjà du temps du célèbre et regretté professeur Lemaire — cet éminent interniste que l'Université perdit trop tôt — votre vocation pour les enfants était née. Votre carrière de pédiatre a reçu son couronnement, lorsque fut fondé, puis construit d'après vos plans, ce magnifique institut de médecine infantile, que vous avez dirigé jusqu'ici avec tant de maîtrise. Puisse le professeur Denis, votre successeur, continuer à maintenir la belle réputation que vous avez donné à votre « maison ».

Et maintenant, avant de terminer, laissez-nous, Monsieur le professeur, mettre votre modestie à l'épreuve. Nos senti-

ments d'admiration n'ont pas seulement des raisons médicales. Tout au long des années que nous avons passé près de vous, nous avons appris, — oh ni par des mots ni des phrases — mais par l'exemple, que vous étiez, non seulement un grand médecin, mais aussi un grand honnête homme, un homme désintéressé dans le plus beau sens du mot. La ligne de conduite de votre vie a toujours été le devoir. Nous savons que c'est de l'accomplissement de votre devoir, de médecin, de professeur, de père de famille, que vous avez tiré les plus belles joies de la vie.

Nous savons que c'est ce sentiment du devoir qui fit aussi de vous un grand patriote. Prisonnier des allemands en 1914-1918, après l'incendie de Louvain, vous fûtes menacé de la fusillade, puis traîné en Allemagne dans un camp de prisonniers. Ce que vous faites là-bas, vous ne nous l'avez jamais dit, mais nous l'avons appris : vous avez répandu le bien autour de vous, non seulement par votre service médical mais aussi par votre charité et votre optimisme.

Pendant la dernière guerre, votre patriotisme et votre confiance dans la victoire fut pour nous un autre exemple. C'est cet exemple que vos fils ont suivi, lorsque en 1944, ils s'engageaient tous pour chasser l'envahisseur. Nous avons alors deviné par quelles émotions vous avez passé.

Monsieur le professeur, nous terminons cette sorte de lettre ouverte en vous remerciant, nous les étudiants, pour tout ce que vous avez donné de vous même pour nous former : votre science si généreuse, votre enseignement, votre dévouement à nous former dans la carrière et votre exemple d'homme de devoir.

Nous souhaitons de vous garder encore longtemps parmi nous. Nous savons que nous ne vous perdons pas vraiment. Nous nous permettrons souvent encore, maintenant et plus tard, de faire appel à votre grande expérience. Nous savons que nous trouverons toujours chez vous l'accueil le meilleur, et que vous continuerez ainsi à *donner* — ce que vous avez toujours fait — le meilleur de vous-même.